

L'œuvre d'art a-t-elle nécessairement pour fonction de délivrer un message ?

De la pensée discursive ou de l'ellipse poétique, qui va plus loin et de plus loin ? Et de cette nuit originelle où tâtonnent deux aveugles-nés, l'un équipé de l'outillage scientifique, l'autre assisté des seules fulgurations de l'intuition, qui donc plus tôt remonte, et plus chargé de brève phosphorescence. (...) Lorsque les philosophes eux-mêmes désertent le seuil métaphysique, il advient au poète de relever là le métaphysicien. L'obscurité qu'on lui reproche ne tient pas à sa nature propre, qui est d'éclairer, mais à la nuit qu'elle explore ; celle de l'âme elle-même et du mystère où baigne l'être humain.

Saint-John Perse, *Discours de réception du prix Nobel de littérature, 10 décembre 1960.*

Une tradition esthétique et philosophique qui va de Platon à l'esthétique du XIX^{ème} siècle s'interroge sur la fonction de l'art : sa fonction de représentation du réel, de « chant », sa fonction d'invention. Parce qu'il est une activité humaine, l'art ne peut pas ne pas signifier. Il apparaît donc comme porteur d'une signification, et même comme porteur d'une richesse de signification supérieure, voire incomparable et donc d'un message. Ce message peut se décliner. Il est d'abord d'ordre esthétique, - la beauté c'est ce qui plaît ; mais il peut être d'ordre politique (pour l'art engagé ou l'art révolutionnaire) ; enfin il peut être un message sensible. Et pourtant, l'art moderne se caractérise par une volonté obstinée de se délivrer de cette nécessité de délivrer un message, il se veut auto-suffisant, parfaitement libre, et parfois même parfaitement vain... L'œuvre d'art n'a pas pour seule fonction de délivrer un message, mais sans cette condition préalable l'art se perd dans une expérience ontologique incommunicable, ou dans un vertige permanent, terriblement moderne sans doute, mais aussi terriblement futile et dont il n'est pas certain qu'il résistera au temps.

L'œuvre d'art et son message de beauté : l'art a eu longtemps pour paradigme la beauté. Il se devait par ailleurs de représenter quelque chose, et donc d'avoir un contenu. L'imitation fondait un idéal esthétique (Platon). S'il devait signifier quelque chose, cela devait représenter quelque chose, un aspect du réel, la nature, avec toutes les dérives académiques que l'on connaît (art pompier). Dans cette perspective, il est difficile de ne pas concevoir que l'art ne délivre pas un message : c'est la nature de ce message qui demande à être analysé.

Or certains arts sont plus liés à la délivrance d'un message éventuel que d'autres. La message musical par exemple est bien moins perceptible que celui d'un roman ou d'une peinture (cela peut aussi constituer une partie). Pourtant l'évolution artistique de l'humanité fait apparaître une tendance singulière, en particulier en peinture, caractérisée par l'abandon de la référence aux objets et à la nature. Il s'agit depuis deux siècles de figurer non le surnaturel, la présence – quoi qu'on mette sous ces termes – mais l'abstrait. A la valeur esthétique ou artistique se substitue la valeur d'avant-garde d'un peintre ou d'un tableau. Il naît là un désir d'expression plus que de création chez l'artiste moderne. C'est l'expression de son moi unique et singulier dans son oeuvre qui semble être le message essentiel.

Mais le message esthétique de l'œuvre n'est pas le seul. Et bien des artistes en ont perçu l'inanité en particulier dans les moments de l'histoire particulièrement décisifs et qui engageait la responsabilité de l'artiste.

C'est ainsi que l'art n'a jamais cessé de participer à l'histoire des hommes et que le message politique est premier lorsqu'on parle de cette fonction de l'art de délivrer un message : il porte l'espérance des hommes, ou la maintient dans les périodes noires de l'histoire d'un pays (ainsi la Bohême a survécu dans ses poètes, ainsi de l'Arménie, ainsi de la Pologne rayée de la carte de la terre). Les arts du langage et la poésie en particulier garantissent la pérennité d'une histoire lorsqu'elle est mise en danger. Mais la peinture a également contribué à l'éveil des consciences ou à proclamer son indignation (l'inévitable Guernica, Hugo et son discours sur la misère etc...). Le message que l'artiste délivre est de ce fait particulièrement limpide. Il s'indigne, se révolte, éveille, combat, déclame, proteste... bref, il exprime et signifie et le message qu'il délivre est fait d'une juste colère d'autant plus percutante que l'art de l'artiste est plus grand.

Pourtant, on peut se demander si ce qui apparaît est de l'ordre d'une nécessité intrinsèque ou s'il ne s'agit pas d'une tendance accidentelle de l'histoire de l'évolution artistique de l'humanité. Dans une histoire dénuée de heurts et des convulsions, peut-on imaginer un art purifié des scolies de l'histoire ? Comme l'Arménie de Sarian dont on dit qu'il est l'un des plus grands coloristes que le XX^e siècle ait donné à la peinture, que sa grandeur est celle des œuvres du Caucase. Mais dont on dit aussi qu'il a vendu ses pairs sous Staline et qu'on ne veut se

souvenir que de ses natures mortes. On dit que c'est le plus grand artiste arménien du vingtième siècle, le « Matisse arménien », bien qu'il ait aimé Gauguin autant qu'il a été influencé par Matisse. On dit qu'il a trouvé sa palette en Arménie. Sarian peint un monde à demi-né, vierge, quasi dématérialisé, un monde de contes et de songes d'une dignité naturelle éminente et d'une tendresse inouïe. Des fées s'y baignent dans des paysages de premier matin du monde, des êtres contemplatifs et hors du temps y côtoient des gazelles, des rois et des filles de roi. Un jour il abandonne cette féerie orientalisante pour un langage pictural plus énergique et un univers de formes, de contrastes et de couleurs plus éclatant. Il exprime par là une réalité singulière. Cette réalité qui caractérise le génie selon Schopenhauer, une pénétration plus haute de la réalité et une haute intuition. Bref, une subjectivité... Et cette subjectivité est-elle encore un message ?

Ainsi la fonction de l'œuvre d'art n'est pas nécessairement de véhiculer ou de délivrer un message dans la mesure où l'œuvre d'art est en effet liée à la subjectivité de l'artiste. Car la fonction de l'œuvre d'art est aussi et peut-être surtout d'exprimer une singularité, un « je », coloré inexprimablement. Et parce que la subjectivité est incommunicable, peut-on encore parler de message à délivrer ?

On peut aussi aboutir parfois à une œuvre qui se signifie elle-même, une œuvre autotélique, comme la poésie de Mallarmé. La délivrance d'un message apparaît donc, non pas comme une nécessité mais comme une contrainte dont l'artiste peut chercher à se débarrasser. Par exemple, on peut se demander si Picasso, en regardant le monde ne cherche pas comment un objet pourrait l'aider à faire éclater le monde de la peinture ou de la sculpture. On peut se demander s'il ne donne pas libre cours à une détestation amère et désespérée du monde d'aujourd'hui et si, enrageant de ne pouvoir créer de rien et transsubstantier les choses, il ne se venge pas sur la peinture. On peut se demander si l'abandon des formes sensibles et leur destruction même n'a pas contribué à détruire cet univers de la signification qui vient jeter ses ultimes feux dans l'art contemporain qui ne délivre plus qu'un message souvent inintelligible ou obscur.

Echapper à l'univers de la signification apparaît donc comme une entreprise héroïque et douloureuse et qui si elle n'est pas sans danger n'est sans doute pas non plus un hasard. C'est dans les arts du langage que cette libération est le plus visible. Parce que la banalité du langage émousse le pouvoir perceptif de l'intelligence, on s'efforce à bon droit de retrouver une perception plus fraîche, plus pure, délivrée de la routine et du mécanisme des mots. C'est un jour nouveau que le poète veut faire resplendir sur les mots. En même temps, et c'est un paradoxe, il faut admettre que la langue enferme une poésie latente que l'expérience humaine a déposée depuis le passé le plus obscur. Toujours on rêvera de faire passer des choses sans nom dans des mots dont le sens est à peu près déterminé, de rendre sensible et active la "charge de nuit" qui s'accumule sous l'enseigne lumineuse des mots. Cette nuit n'est pas seulement celle de l'affectivité qui n'est pas si obscure. Tous nous donnons libre cours à nos passions dans le langage, et généralement sans aucune poésie. La poésie a cherché depuis un siècle à s'affranchir du langage rationnel et de ses lois logiques qui apparaissent en quelque sorte comme la forme naturelle du langage, qui le conditionne, l'appauvrit, le charge de connotations sociales et utilitaires, d'associations toutes faites, de significations rebattues. Cette étape est évidemment emblématique dans la littérature et dans le poème. Il faut ainsi distinguer le langage rationnel – qui renseigne et explique – du langage poétique qui ne traduit pas le sens en signes mais est lui-même sens, et immanent à l'expression. Et à ce titre il ne peut délivrer un sens, un message, il se délivre lui-même comme sens du sens.

Sans doute est-il nécessaire à l'artiste dans son œuvre même de s'interroger sur le sens et d'offrir un univers différent. Un univers qui correspond à l'intuition de l'artiste, à sa vision, ou plus simplement à son esthétique. C'est la valeur de l'œuvre d'art qui se pose ici, plus que sa fonction. Une œuvre vaut elle davantage par son message esthétique ou par son message humain, par son implication dans l'histoire des hommes ? Vaut-elle simplement comme signe ou expression d'une singularité incommunicable qui transparaît dans une écriture ou une peinture ? Est-il possible à l'œuvre d'art d'échapper sans dommage à l'univers de la signification ? On peut se demander si cela est possible. Pourtant il semble bien qu'une tendance de l'histoire de l'art obéisse bel et bien à cette tendance et cherche par tous les moyens à faire oublier l'univers de la signification. Avec d'inévitables faillites.